

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.—ÉLECTION DE M. PATIN.—CANDIDATURE DE M. ALFRED

DE VIGNY.

La candidature de M. Alfred de Vigny vient d'échouer de nouveau à l'Académie française ; cette fois, du moins, c'est un littérateur qu'on a choisi. M. Patin, professeur de poésie latine à la Sorbonne, est auteur de travaux estimables, quoique leur renommée ne dépasse pas le cercle universitaire, et son élection serait ratifiée par l'opinion publique si elle n'avait pas été faite au préjudice d'un poète aussi éminent qu'Alfred de Vigny. La haute critique et l'érudition ont tous droits à l'Académie, cependant il semblerait assez convenable d'admettre les écrivains originaux avant les commentateurs ; c'est du moins l'ordre logique ; les poètes d'abord, les critiques ensuite. Virgile, Horace et Lucrèce ont écrit sans M. Patin, et il n'est pas prouvé que M. Patin eût écrit sans Horace et sans Virgile. Ceci soit dit sans porter atteinte au mérite réel du spirituel professeur, mais les gens du monde et les gens de lettres *séculiers* ont été fort surpris de voir surgir inopinément cette candidature, et plus surpris encore de la voir ainsi réussir de prime abord, tandis qu'un de nos poètes était sur les rangs pour la troisième fois ; on a pensé que l'Académie française est destinée un peu plus à la poésie française qu'à la poésie latine, et qu'en faveur d'Alfred de Vigny, ou de Béranger, ou de Sainte-Breuve, l'Académie pourrait bien surseoir quelques instants aux docteurs en Sorbonne. Mais l'Académie aime à dérouter toutes les prévisions ; elle fait étudier les comédies d'Alexandre Duval par le mystique Ballanche, et confie au vaudevilliste Ancelot l'éloge du philosophe Bonald ; en prenant place chez elle, Victor Hugo se met sous l'invocation de Malesherbes, et cherche à donner pour étui à sa lyre, un portefeuille de ministre ; nous y verrons sans doute M. Pasquier, secouant de sa simarre *des feuilles d'automne*.

L'élection de M. Patin s'explique du reste comme celle de M. Pasquier, malgré toute l'étrangeté de ce rapprochement. C'est toujours la même question de prédominance de tout ce qui se rattache au pouvoir et aux positions officielles ; c'est dans l'Académie la même indépendance qui se rencontre partout ailleurs. Avant 1830, les véritables maîtres au fond, c'étaient la presse et l'esprit public ; on faisait alors des choix d'opposition au gouvernement ; à l'heure qu'il est, le vent est au pouvoir, à ceux qui donnent ou reçoivent les places ; le mérite se découvre là où se trouve la sanction d'un emploi officiel. Si M. Patin avait seulement produit ses œuvres devant l'Académie sans être collègue en Sorbonne de tel ou tel ministre, et affilié à ceux qui gouvernent, M. Patin, avec tout son mérite, n'aurait pas vu l'Académie s'ouvrir ainsi devant lui à la première sommation. Voulez-vous une preuve de l'indépendance académique ; un candidat a balancé au premier tour les chances de M. Patin ; cette grande